

PROLOGUE

Un seul pas sépare le sublime du ridicule.

Napoléon Bonaparte

La Macarena, Séville, Espagne

14 avril (Jeudi Saint) – 2 h 37 du matin

Tout commença par un murmure, un frémissement à peine exprimé d'anticipation réfrénée parcourant la foule impatiente.

— *Pronto, pronto estarará aquí. Bientôt, bientôt elle sera là.*

Mais le murmure s'évanouit presque aussi vite qu'il était né, arraché sur leurs lèvres par un vent capricieux, et il s'envola loin au-dessus de leurs têtes dans la nuit chaude, ballotté nonchalamment par les courants tourbillonnants comme les feuilles d'automne dans un parc.

À sa place, s'éleva le son distant d'une seule trompette, son cri plaintif, presque féminin, se répercutant le long de la rue sinueuse et pavée. Cette fois, les gens ne cherchèrent pas à dissimuler leur excitation ni leurs visages éclairés d'une étrange lueur.

— *Ahora viene. Viene La Macarena. Elle arrive. La Macarena arrive.*

La foule, qui se serrait sur près de dix rangs de chaque côté de la rue, se rua en avant contre les barrières en fer qui la retenait, luttant pour mieux voir.

Au milieu, les pavés sombres formaient une rivière noire dont la surface luisait sous les lumières vacillantes.

L'homme se laissa porter par la masse en haleine, se réfugiant dans la chaleur confortable de l'anonymat qu'elle lui procurait. Il scrutait nerveusement les visages qui l'entouraient, indifférent à la procession qui approchait. Les avait-il semés ? Ils ne pourraient sûrement pas le retrouver ici.

Le bord poli d'une lanterne tenue par une femme lui renvoya son reflet : sa peau tannée, ses yeux noirs brillant comme des charbons ardents, ses mâchoires prononcées, sa bouche telle une balafre rouge sang, sa crinière blanche échevelée.

Son désespoir évident. Il eut soudain la vision d'un lion vieillissant, fièrement dressé sur quelque promontoire baigné par la lumière orangée du soleil couchant et contemplant d'un dernier regard son territoire avant de s'enfoncer dans la brousse pour y mourir.

Une clameur attira son attention. Les premiers *nazarenos*¹ venaient d'apparaître. Ils défilèrent silencieusement, une bougie noire à la main, sinistres dans leurs capes violettes, le visage dissimulé sous de longues cagoules pointues, percées de deux fentes étroites pour les yeux. Derrière eux, une fanfare donnait la cadence.

— *¡Está aquí! ¡Está aquí!*

Un petit garçon aux longs cheveux blonds avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à l'endroit où il

1. Nazaréens : pénitents.

se tenait et sautait sur place pour tenter d'apercevoir quelque chose. L'homme sourit devant son enthousiasme et, l'espace d'un instant, oublia sa peur.

— *Todavía no. ¿Ves? Pas encore. Tu vois ?*

Il souleva le garçonnet et le mit sur ses épaules pour lui montrer que la procession était encore loin et qu'il faudrait du temps avant qu'apparaisse l'autel en argent massif supportant la statue de la Vierge de l'Espoir, la Macarena.

— *Gracias, Señor.* Le garçon effleura sa joue d'une bise légère avant de plonger entre les jambes des spectateurs avec un geste d'adieu.

Le premier char fleuri passa lentement – la condamnation du Christ par Ponce Pilate. Une légère odeur d'encens et de fleurs d'oranger flotta jusqu'à lui, portée par un souffle de vent mélancolique et il inspira profondément, les parfums se mêlant harmonieusement au fond de sa gorge comme des vapeurs de cognac. Comment en était-il arrivé là ? Cela remontait à si longtemps déjà. Oublié.

Il regarda la procession et constata que les *nazarinos* avaient cédé la place à deux rangs de *penitentes* – ceux qui recherchaient le pardon de leurs péchés en suivant la procession pieds nus, portant sur leurs épaules de lourdes croix en bois.

Il sourit tristement à la vue de leurs pieds meurtris et ensanglantés, une partie de lui souhaitant les rejoindre, l'autre sachant qu'il était trop tard.

Une trouée soudaine dans les rangs lui permit d'apercevoir l'autre côté de la rue. Là, plusieurs *monaguillos*, des enfants ayant revêtu l'habit de prêtre, offraient des bonbons aux spectateurs des premiers rangs. Tous souriaient et les éclats de leurs rires résonnaient dans l'air. Tous sauf un homme qui, son téléphone à l'oreille, regardait droit dans sa direction.

— Ils sont là, bredouilla-t-il dans un souffle. Ils m'ont retrouvé.

Il se détourna et, d'instinct, se dirigea à contresens de la procession pour rendre la poursuite plus difficile. Jouant des coudes dans la cohue, il parvint jusqu'à une rue étroite dans laquelle il se précipita, dépassant un ivrogne en train d'uriner dans l'embrasement d'une porte et un couple de gamins se tripotant dans une autre, la main du garçon soulevant maladroitement le corsage de la fille.

À mi-chemin, il bifurqua dans une allée où des bannières colorées et des fleurs desséchées se balançaient paresseusement aux balcons bas et affaissés.

Il s'arrêta en dérapant devant un grand portail en bois sur lequel une pancarte indiquait que l'immeuble était en cours de rénovation par l'entreprise Pedro Alvarez. Ce qui signifiait qu'il était vide.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour venir à bout du cadenas. Il entra, et après avoir soigneusement refermé le portail, examina les lieux. Il se trouvait dans une petite cour encombrée d'outils maculés de peinture et jonchée de tessons de carreaux en terre cuite. Un chien avait souillé le tas de sable sur sa gauche.

Un puits trônait au milieu et une grille noire posée sur l'ouverture signalait qu'il était désaffecté et rendait le seau suspendu purement décoratif. Cet endroit lui parut convenir autant qu'un autre.

La flamme de l'allumette trouva l'obscurité et il l'approcha de son carnet de notes. Le papier sec s'embrasa aussitôt et le feu dévora les pages jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la tranche carbonisée. Il jeta un regard vers le portail.

Il avait encore un peu de temps, assez pour laisser quelques indices de sa découverte avant qu'il ne soit trop tard.

Le couteau mordit dans sa paume et le sang jaillit de la profonde entaille, coulant le long de ses doigts, chaud et poisseux. Il venait à peine de terminer quand le portail s'ouvrit brusquement.

— *Está allí. Te dijé que le iba a encontrar. ¡Venga! ¡Venga! Antes de que se vaya. Il est ici. Je t'avais dit que je le trouverais. Vite ! Vite ! Avant qu'il ne s'échappe.*

Il releva la tête et reconnut le petit garçon qu'il avait porté sur ses épaules et qui pointait vers lui un doigt triomphant, un éclat cruel dans le regard.

Ses cheveux blonds brillaient comme des flammes dans l'obscurité.

Cinq hommes se précipitèrent sur lui et l'immobilisèrent sans peine, tordant son bras droit dans son dos et le poussant à genoux.

— Croyais-tu réellement pouvoir nous échapper, Rafael ? interrogea une voix derrière lui.

Il ne répondit pas, sachant que c'était inutile.

— Relevez-le.

La pression sur son bras se relâcha légèrement. Ils le remirent sur ses pieds et le traînèrent jusqu'à la porte de la maison. Une lumière aveuglante fut dirigée vers son visage. Rafael leva son bras pour protéger ses yeux. Une caméra. Ces fils de pute le filmaient. Ils allaient enregistrer toute la scène.

Une ombre se matérialisa devant lui, silhouette massive et sombre qui se découpa dans la lumière crue, le monde paraissant soudain vidé de toutes couleurs. L'ombre tenait un marteau dans une main et dans l'autre deux clous de quinze centimètres de long ramassés sur le sol. Des tatouages multicolores recouvraient tout son torse, remontant sous chacune de ses manches pour réapparaître juste sous l'encolure de sa chemise entrouverte.

Rafael fut soulevé et ses poignets mis à plat contre le chambranle. Le caméraman prit position afin de pouvoir filmer les deux hommes en même temps.

— Prêt ?

Au loin, Rafael entendit les acclamations assourdies, les pleurs et les gémissements étouffés des femmes. Il sut alors que La Macarena venait de faire son apparition, son visage sculpté dans une expression d'extase.

Elle était là. Elle était venue pour lui.